

Suspension/Stillness

Charlotte Posenenske

Née en 1930 à Wiesbaden, en Allemagne. Décédée en 1985, à Francfort.

Après des débuts dans la peinture dans les années 60, Charlotte Posenenske développe une pratique de la sculpture de plus en plus radicale. S'inscrivant résolument dans le courant d'art minimal, elle travaille sur des formes anonymes et industrielles. Elle résume ainsi sa pratique: "Les choses que je fais peuvent varier, sont aussi simples que possible, et peuvent être reproduites". Charlotte Posenenske assume aussi une attitude de défi face au marché de l'art. Ses oeuvres, réalisées industriellement, sont vendues à prix coûtant et, de fait, ne sont ni uniques, ni jamais totalement finies et jusqu'à aujourd'hui produites en édition illimitée. Charlotte Posenenske développe sa pratique sur une courte carrière. En 1968, elle décide d'arrêter totalement son activité artistique pour devenir sociologue du travail. Elle est considérée aujourd'hui comme une artiste pionnière de l'art minimal. Ses oeuvres sont conservées dans les plus prestigieuses collections internationales et font régulièrement l'objet d'expositions. Pour les « Relief serie B » et « Relief serie C » les processus de production, assimilables à des plans d'ingénieur, sont très précis. Une fois les formes réalisées, les combinaisons sont libres et infinies pour l'acquéreur. Charlotte Posenenske répond aux canons de l'art minimal : débarrasser l'oeuvre de toute personnalité, du geste d'artiste, et travailler des formes simples qui n'attirent aucun symbole. La sculpture, d'inspiration industrielle présentée au centre de la pièce, aurait pu être assemblée différemment. Elle peut être considérée comme jamais totalement finie puisqu'il est possible d'y ajouter d'autres éléments pour continuer la construction.

Lili Dujourie

Née en 1941 à Roulers, en Belgique. Vit et travaille à Lovendegem.

Au début de sa carrière, dans les années 60, elle s'inscrit, tout en les subvertissant, dans les pratiques de l'Art Minimal. Entre 1968 et 1972, elle produit une série sous le titre « American Imperialism ». Toute la surface d'un mur est peinte d'une couleur éclatante sur laquelle est posée une plaque d'acier. Au dos de la plaque, le mur est resté nu. Elle dénonce ainsi un art minimal spectaculaire, d'artistes majoritairement américains, qui imposent leurs visions de l'art. À la fin des années 70, elle s'émancipe de ce mouvement. Elle réalise des vidéos et des séries photographiques où elle questionne les stéréotypes de genres. Performances, vidéos, photographies, installations, puis tissus et céramiques ces dernières années, la(les) pratique(s) de Lili Dujourie se déploie(nt) avec exigence et constance. En plus de faire partie de nombreuses collections en Europe, en 2005, le Palais des Beaux-arts de Bruxelles lui a dédié une exposition monographique, qui l'a définitivement consacrée comme l'une des artistes belges les plus importantes de ces dernières années.

« Côté couleurs, côté douleurs » de 1969, est une variation d'American Imperialism. Le titre apporte une sensibilité et une poésie que l'art minimal rejetait sans équivoque. Une même intimité apparaît dans la série de lithographies « Oostende » de 1978. Lili Dujourie y explore non seulement les qualités sculpturales du corps humain, mais aussi sa fragilité. Une auto-référence à sa série de vidéos « Hommage à », quatorze films réalisés entre 1972 et 1978, où l'artiste performe, nue, sur un lit. Une lente chorégraphie qui place le visiteur en position de voyeur. Une oeuvre précurseur qui dénonce le « male gaze », cette objectivation sexuelle du corps des femmes à travers un regard masculin dominant.

Etel Adnan

Née à Beyrouth en 1925. Décédée à Paris, le 14 novembre 2021.

Poétesse, écrivaine, essayiste engagée et peintre, Etel Adnan est une source d'inspirations et un modèle de probité artistique pour de nombreux artistes du Moyen-Orient. Elle quitte le Liban en 1949 pour suivre des études à Paris. En 1955 elle s'installe en Californie où elle donne des cours de philosophie. Vivant pleinement les révolutions artistiques et sociétales des années 60, elle se révèle une poétesse proche de la Beat Generation et une écrivaine engagée. C'est à cette époque que, parallèlement à son écriture, elle commence à peindre. Alors que ses livres sont traduits en plus de dix langues et lui valent une reconnaissance dans les cercles littéraires, sa peinture reste très confidentielle. En 2012, une exposition lui est consacrée à la Documenta13, à Cassel. Pour beaucoup de critiques et de collectionneurs ce sera une véritable révélation.

Etel Adnan est considérée aujourd'hui comme une figure majeure de l'art contemporain et fait partie de nombreuses collections muséales prestigieuses. Sa disparition en novembre 2021 a suscité une vive émotion dans le monde de l'art et au-delà.

Les trois tableaux présentés datent de 2012 et 2013. Ils complètent la collection de Carré d'Art - Musée où la peinture est souvent pensée en terme de grands formats (par exemple avec les peintres Richter ou Wool). Etel Adnan, elle, peint des petits formats énergiques, des aplats de couleurs pures. Elle compose avec spontanéité et sérénité des paysages. Guidée par le plaisir de la couleur et de la composition, les tableaux d'Etel Adnan peuvent être perçus comme des talismans. Contenant et partageant généreusement de la vitalité et de la joie au visiteur.

Suzan Frecon

Née en 1941 aux Etats-Unis.

Après des études d'art en Pennsylvanie, Suzan Frecon intègre l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Une période où elle visite avidement les musées d'Europe en même temps qu'elle développe sa pratique picturale. À son retour aux Etats-Unis, elle s'installe à New-York où elle vit encore aujourd'hui. Sa peinture abstraite naît d'un travail patient et précis de composition; de longues recherches qui convoquent mathématiques, géométrie et s'apparentent à un travail d'architecture. Une fois la composition trouvée, elle réalise des séries en développant des variations de couleurs. Suzan Frecon est reconnue internationalement pour sa maîtrise des pigments naturels et pour les références de peintures historiques qu'elle convoque dans son travail des couleurs. Célébrée aux Etats-Unis, son oeuvre est très peu montrée en Europe, encore plus rarement en France. Elle fait pourtant partie de nombreuses collections importantes comme le MOMA, à New-York et la Menil Collection à Houston.

Les deux grands formats, « Stone Cathedral » et « Mars Indigo », instaurent une présence calme et majestueuse. Construites en diptyque, les compositions, légèrement asymétriques mais savamment équilibrées, imposent une rigueur visuelle tout en installant une forme de quiétude. Suzan Frecon cherche à "capter le regard " (selon ses mots). Elle conçoit la peinture non comme une image à regarder mais comme une expérience à vivre. Ces tableaux, qui nous dominent par leur taille, dégagent une force qui n'est pas une menace. Au contraire, la maîtrise de la composition et des matières picturales instaurent un sentiment de plénitude.

Trisha Donnelly

Née en 1974 à San Francisco. Vit et travaille à New York. Trisha Donnelly développe un travail conceptuel audacieux qui s'entoure de mystères et déjoue les attentes. Si elle se définit avant tout comme sculptrice, Trisha Donnelly utilise une grande diversité de médias et de matières (dessins, peintures, photographies, vidéos, textes) pour créer ce qu'elle appelle « une situation sculpturale ». Depuis le début de sa carrière elle choisit délibérément de rester évasive sur sa pratique; elle ne donne pas de titre à ses oeuvres, ni à ses expositions. Trisha Donnelly en appelle à l'intuition et aux sensations du visiteur pour aborder ses oeuvres.

Elle participe à nombreuses expositions d'envergure internationale et est exposée plusieurs fois à la Biennale de Venise. Une monographie lui a été consacrée au San Francisco Museum of Modern Art en 2013.

Dans la pièce plongée dans le noir apparaît une image monumentale. L'image projetée aspire tout le volume de la salle. Dans cette confrontation à l'espace d'exposition elle l'illumine d'une présence imposante et ambiguë. L'image qui apparaît semble figer une déformation numérique (un glitch?), et plonge le visiteur dans un temps suspendu. Techniquement, cette oeuvre se présente comme une projection vidéo. Trisha Donnelly déjoue nos attentes une première fois : c'est une vidéo d'une image fixe, mise en boucle. En construisant une image synthétique mêlant numérique et photographie, elle joue avec nos perceptions une deuxième fois. L'image sort régulièrement de l'abstraction pour convoquer des repères visuels, mais plus on essaie de saisir cette image plus elle s'échappe et consolide son aspect intangible.